



Lettre émouvante d'un soldat canadien

LA BATAILLE DE CAMBRAI



Nos lecteurs aimeront à lire et à conserver la lettre suivante écrite à ses parents par un soldat canadien-français de Québec de la paroisse de Notre-Dame de Jacques-Cartier.

L'auteur de cette lettre si touchante est le soldat Xavier Brousseau dont le frère Antoine est aussi au front. Leurs parents, qui vivent encore, n'ont que ces deux garçons et ils ont raison d'en être fiers.

Voici cette lettre. Nous la donnons sans la retoucher. Elle n'en est que plus vraie et plus intéressante.

Quelque part en France,

4 octobre 1918.

Bien chers parents,

C'est avec des larmes dans les yeux, et la gorge remplie de sanglots; c'est avec un cœur saignant et une âme meurtrie que je vous écris; cependant—je vis, que Dieu en soit béni.—La grande bataille de Cambrai a été la plus sanglante que l'armée Canadienne ait jamais vue depuis le début de la guerre. La bataille a commencée le 27 de septembre au point du jour; le soir nous partions de nos tranchées. J'avais communiqué dans l'après-midi. Il était 6 heures du soir lorsque nous nous sommes mis en marche; nous avons marché jusqu'à minuit; la pluie a commencé; peu de temps après nous sommes entrés dans un champ et pendant deux heures et demie la pluie n'a cessé de nous tremper jusqu'au os; enfin le temps s'est un peu éclaircis et nous sommes partis prendre place en avant de nos canons; pendant que les Allemands nous envoyait des obus de temps en temps. A 5 h 10 du matin, le 27 toute notre artillerie a ouvert un feu terrible; le ciel était rouge et la terre tremblait sous nos pieds. Nous étions devenus sourds par les bruits du canon; la gorge sèche et les poumons nous brûlait par la respiration de la poudre; les yeux nous était en feu par la fumée. 30 minutes après nous sortions de notre tranchée, bayonnette au fusil et notre marche sur les boches était accompagné par nos canons qui n'ont cessé de tonner, les mitrailleuses balayaient devant nous le chemin, les avions indiquaient notre avance à nos artilleurs, afin qu'ils ne tirent pas sur nous. Nos chars d'assaut (tank) écrasaient les nids de mitrailleurs allemands pendant qu'on enfilait le reste à la bayonnette. Par milliers les Boches les mains en l'air se donnaient prisonniers en criant "Kamarad". Nous avons marché en prenant le canal, position forte allemande; leurs canons, leurs voitures, leurs chevaux,

même leurs déjeuners que nous avons mangés et leur café encore chaud que nous avons bu. Nous avons dans l'après-midi pris Bourlon, Inchy et le Bois-de-Bourlon. Malheureusement nous avons avancé trop vite et plusieurs de nos hommes se sont fait tuer par nos propres obus; pas un de mes hommes n'a été blessé ou tué cette journée-là; notre tâche achevée nous nous sommes reposés dans une tranchée où il y avait une dizaine d'Allemands de morts; quelques-uns n'étaient que lambeaux de chairs; le cœur, les entrailles traînant dans la boue, la figure en bouillie, les membres dispersés. Il y en avait un qui avait plutôt été tué par le déplacement de l'air que fait l'explosion d'un obus, car il avait qu'un peu de sang à la bouche; il était joli, jeune d'à peu près 15 ans; cela m'a fait de la peine quand je l'ai vu; et je ne suis dit: "Seigneur, est-ce possible que l'Allemagne fasse tuer jusqu'à ses enfants?"

A côté de lui il y avait son couteau, sa cuillère et fourchette et du pain noir; plus loin il y avait un officier allemand jeune aussi, 17 ans, il était blessé à l'épaule et dans l'estomac; et un autre, un sergent-major allemand blessé gravement, ce dernier est mort devant nous dans l'après-midi. Je me rappellerai toujours de la vilaine grimace qu'il a faite avant de mourir. J'ai eu soin de l'officier, je lui ai fait un lit du mieux que j'ai pu, je l'ai abrité avec des capotes, je lui ai donné de l'eau. Il parlait français. Vers 5h de l'après-midi les brancardiers sont venus le chercher. Les prisonniers aident nos blessés à se rendre aux ambulances. Tout le temps Fritz, le boche c'est-à-dire, nous bombardait. Le soir à la tombée de la nuit nous avons traversé le bois de Bourlon sous une pluie d'obus; plusieurs de nos hommes sont morts et d'autres blessés. A 7h., nous sommes allés prendre 7 de ces canons, un chemin de fer et un grand nombre de mitrailleuses, faisant tous les hommes prisonniers au nombre de 365, et nous avons seulement 2 de nos hommes blessés. Voilà le 27 et 28.—Nous avons avancé sur le terrain que la 3ème division avait pris dans la première avance. Le 29 nous sommes allés d'avant. Sur le terrain que d'autres bataillons avaient conquis à l'ennemi nous nous rapprochions de plus en plus de Cambrai, grande ville, où les Allemands ont leur chemin de fer qui transporte les troupes, matériel et provisions à ses armées en Belgique. A minuit, nous partions, à 2 milles et demi de notre place de départ, les obus commençaient à tomber dru et de gros calibre. Nous sommes restés sous ce barrage toute la nuit, cachés dans une petite tranchée. A 5h du matin, notre artillerie ouvrait un feu terrible, mais presque-aussitôt l'artillerie allemande répond avec fureur. Nous nous trouvions sur le